

Jamais...

Jamais, le matin, il ne se regarde dans un miroir.

Jamais.

Mais ce matin là, il l'a fait parce qu'il savait. Uniquement, cette fois là parce qu'il savait qu'il ne se verrait pas. Que son visage ne lui apparaîtra plus. Il se l'ai disparu.

La veille, il avait prévenu tout le monde, il avait fait en sorte que personne ne soit surpris, que chacun puisse s'y préparer.

Et, ce matin, il s'est disparu.

Il s'est plus disparu à ses yeux qu'aux yeux des autres. Il le lui fallait. Afin de se survivre. Afin de survivre à ce qu'il se croyait être. Afin de n'être plus que ce qu'il voulait être. Un corps qui n'offrait plus de visage, qui n'imposait plus de définitif que la définition que chacun voulait y voir.

De son visage, il n'en a jamais eu le moindre souvenir, en vérité. Cela n'allait donc pas lui imposer des regrets ou de vieilles nostalgies.

Il voulait n'être que le visage de l'oubli. Que celui qui lui adresse la parole ne s'en souvienne plus à peine la discussion terminée.

Revenons sur la dernière affirmation. Décrivons là d'une autre manière.

Il n'a aucun souvenir de son visage. Il l'oublie aussitôt qu'il a disparu de son regard.

A chaque fois qu'il parle ou qu'il s'exprime, celui-ci prend une forme à chaque fois différente, il devient ce qu'il dit ou le sentiment qu'il exprime. Il ne veut ressembler qu'à ce qu'il exprime.

Il est important pour lui aussi que ses interlocuteurs ne gardent aucun souvenir de son visage, qu'ils n'aient en mémoire que les paroles qu'il a prononcé. Et l'intention ou l'intonation. Il veut n'être que ce qu'il exprime.

Il lui est difficile d'entendre les compliments que l'on peut lui faire sur son physique. Ceux-ci le déstabilisent, l'indisposent, il n'y croit pas ; ce qui est paradoxal, puisqu'il sait ces gens sincères. La vision que peuvent en avoir les autres ne peut en aucun cas contrer la violence de son propre rejet vécu depuis son enfance. Il vit son rejet, il est son rejet.

Il a, semble-t-il, trouvé un confort à raisonner de cette manière. Il y trouve une certaine forme d'élasticité, c'est le vocable qui lui est venu dans la réflexion, une élasticité qui lui permet d'être et de dire tout ce qu'il a envie de dire.

Il trouve aussi un confort à s'oublier, une assurance qu'il n'aurait peut-être pas s'il avait en permanence en mémoire les grimaces de ses expressions.

Il est important de parfaire la réflexion, de ne pas rester sur un faux ressenti. Soit il en a trop dit ou trop peu.

Il veut ici rassurer ceux qui s'inquiètent : il ne souffre pas. Lorsque l'on se rejette avec autant de violence, ou de détermination, et depuis si longtemps, on ne souffre pas de son absence.

On compose.

Pour dire plus ou plus exactement, préciser la pensée, il lui arrive parfois, lorsqu'il est en conversation, ou lorsqu'il argumente sur un sujet qui le passionne, que, soudain, son visage lui apparaisse. Alors, il se peut qu'il bégaye, qu'il devienne écarlate alors il lui faut s'éloigner de la conversation, des interlocuteurs, mais surtout de lui-même, de ce qui lui était apparu. Disparaître de nouveau.

Il lui arrive parfois, également, et l'instant est plus cocasse, que par rapport à ses arguments, un visage lui apparaisse mais qui ne correspond en aucun cas à ce qu'il veut exprimer. Il lui faut alors se recentrer pour que le masque adéquat lui revienne.

Il s'agit simplement du vieux théâtre grec antique.

Aujourd'hui, il est sorti pour une promenade. C'est important de préciser qu'il ne le fait que rarement. Il n'aime pas paraître devant les gens.

A l'instant précis où il s'approche de la plage, en cette journée pluvieuse, le type de temps qui était le plus adéquat pour ce qu'il allait se remémorer. Il ne pouvait faire soleil, ou alors ce n'était pas le jour pour parler de ce souvenir, un souvenir gris, gris comme une passion qui te quitte, un gris perpétuel, un gris qui entre en ton âme et qui te perfore l'horizon de ta vie qui te fuis ou que tu fuis.

Il se remémora ce jour de 1994 où il était retourné une dernière fois dans la chambre de son enfance. De quoi était faite cette enfance ?

*« Il a enfin mis des mots.*

*Il a enfin mis des mots sur ce qu'il ne comprenait pas. Il a mis des mots sur son questionnement.*

*De quelque nature que soit, ces mots ne l'attristent pas ni ne le blessent puisqu'ils nomment, puisqu'ils répondent. Enfin.*

*L'homme ne peut en permanence esquiver son enfance, l'histoire de son enfance. Sans avoir été la pire, il n'en garde pas moins les traces des secrets qu'il reste à percer. Il veut en faire une narration, la sienne. De fait, lorsque l'on vit ces instants, est-on capable d'en faire une narration de la manière la plus exacte possible ? Parce qu'il faut la confronter à ceux qui font parti de l'ensemble. Ils ne peuvent être escamotés sans impacter la véracité de cette narration. On peut estomper les présences, déformer un tant soit peu leurs paroles mais ils restent des silhouettes dans une histoire qui est aussi un peu la leur.*

*De ce silence profond sur un passé, la démarche est ombrageuse, parcellaire et forcément à charge.*

*« La porte*

*Il est devant*

*Immobile*

*Enfant*

*Des pleurs étouffés*

*La clenche à hauteur de front*

*Ce qu'il ne comprend pas*

*Il l'invente*

*Ce qui est sûr*

*Il est du mauvais côté*

*Celui où l'on l'a mis  
Celui où l'on a décidé de le cacher  
Mais lui cacher quoi ?  
Qui ?*

*Le protéger ?  
50 ans après, à peu près,  
Il est encore derrière cette porte  
Il est encore l'enfant debout  
Celui qui ne veut pas être exclu*

*50 ans après  
On lui affirme que cela n'a jamais existé*

*Alors il sera toute sa vie derrière cette porte, l'enfant à qui on n'ouvre pas ».*

Dès qu'il ouvrit la porte de sa chambre, il s'arrêta sur le seuil et contempla ce papier bleu qu'il avait choisi. Qu'avait-il eu à l'esprit pour en choisir un si laid, si triste, si impersonnel, que l'on pouvait imaginer que rien de vivant ne pouvait se produire ici ? Que l'amour en était systématiquement chassé. Tout amour, celui que l'on donne, celui qu'on nous donne, celui que l'on kidnappe à la dernière personne qui nous dit des mots que l'on a confondu avec des mots d'amour. Le jeu est fastidieux et on s'y perd, on ne s'y retrouve que si rarement.

Une fois, une seule fois et la bonne. Alors, dans ces cas-là, on ne fait que barricader les regards, on enferme tous les sentiments, on ne pleure que la nuit lorsque l'on est seul, seul avec soi-même avec tout ce que l'on a jeté mais aussi rattrapé de justesse. Ne pas confondre l'illusion avec une réalité que l'on ne peut pas accepter mais qui est bien présente.

J'aime et je suis aimé. Alors pourquoi ?

La chambre, la cellule, « moine cénobite » a dit Baudelaire, qui le dit mieux, qui ne l'a dit qu'une fois pour mieux fuir le rejet d'une mère et d'un beau-père. Ne pas être l'être qui vient de celui qui t'élève, ça aussi, c'est une expérience à vivre et à mourir. Compagnon non rêvé, non voulu, du dernier souffle, qui ne fut celui que ses yeux n'ont pas voulu voir, et lancer comme une longue plainte à la fin « merde ». « Merde » éternel. « Merde » pour des yeux qui ne se ferment pas, qui veulent voir absolument, au-delà du souffle qui n'est plus. Et c'est lui qu'il l'a pris ce « merde », qui ne lui était pas destiné et mais qui le marquera à jamais.

La chambre aux barreaux bleus. Un choix qui ne peut pas s'expliquer, et qu'il ne faut surtout pas chercher à expliquer. Parce qu'il était là, fait de lignes verticales, comme les barreaux d'une cellule dans laquelle il s'est enfermé pour aller en lui-même, fuir l'extérieur, être suffisamment mal avec les autres pour préférer être en lui-même. Ne pas être mieux mais en un lieu connu, reconnu, dés-appréciable à souhait, à volonté. Ce que l'on aime détester pour ne pas l'être par d'autres.

Plus qu'à l'extérieur, les murs de cette cellule bleue étaient nus.

Ce jour-là, il avait décidé qu'il passerait 24 heures dans cette pièce, sans manger, sans dormir, juste à gratter ce mur, gratter cette peau, gratter ce papier, gratter cette peau, arraché par petits bouts ou par grands lambeaux. Uniquement avec ses ongles, avec ses mains, pas d'instruments, pas d'eau chaude, pas d'éponge, juste ses ongles, racler ce mur, racler ce papier, arracher tout, arracher cette peau qui a constitué le rempart face à tout ce qui se passait à l'extérieur, qui était juste à côté, extérieur qui s'arrêtait juste à sa porte, ce qui s'agitait grands cris, en larmes, en grande souffrance. De l'autre côté, c'était la souffrance des autres, de ceux qui peuplaient son éternelle vie dans cet appartement, ce qu'on appelait « la famille ». Mais à l'intérieur où il était entouré de ces barreaux bleus, de cette solitude bleue, poussiéreuse, il y avait sa souffrance, sa propre souffrance. Sa souffrance d'être sans savoir pourquoi il était né. Il s'agitait, certains appellent ça « la vie » mais il ne sait, il ne savait rien d'autre, il ne savait que faire, il était encombré, encombré de lui-même peut-être plus qu'encombré par les autres.

Au bout de quelques heures il n'avait guère fait plus de deux ou trois mètres carrés. Ses mains étaient engourdies. Le papier gisait par terre. Il le regardait ; ça représentait quoi pour lui maintenant ? Pas grand-chose, pas plus qu'à l'époque. Est-on véritablement un jour chez soi, ou toujours comme un inconnu qui encombre ?

Il s'accorda enfin une petite pause.

Lorsqu'elle est entrée, il n'a pas bougé. Il ne l'a pas entendue.

Dans cet espace qu'il tente de réduire à des déchets, elle n'a jamais existé. Elle n'est apparue que parce qu'il était sorti de cet espace. Il y avait comme une mise en danger de l'avenir si elle percutait le passé. Qu'allait-elle devenir maintenant qu'elle y était venue ? Maintenant, qu'entre ces murs vides et au silence bleu, elle venait d'y ajouter sa voix, sa parole ?

« C'est ça ta chambre ? »

Cette phrase comme une sorte de jugement. Que disait-elle d'autre qu'elle ne doutait pas que cette chambre fut une cellule ? Il ne pouvait en être autrement. Dans cet espace confiné, se resserre autour de celui qui s'y débattait : il n'y avait pas de place pour deux.

Pouvait-on vouloir insérer le présent dans un passé qui ne peut s'expliquer puisque le présent n'est pas encore advenu ? Il l'a regardée entrer comme une incongruité pour le moins. En fait, elle avait commis une effraction violente dans la douceur même de la question qui juge.

« C'est ça ta chambre ? »

Un endroit dont elle ne peut plus maintenant ressortir seule. Elle ne pourra se libérer que lorsque l'autre lui-même sera libéré.

« Tu as fini ? »

La question, de nouveau, émet un jugement puisque de toute évidence, la pièce reste quasiment intacte. Le passé ne s'efface pas si facilement. Son interrogation se place donc directement sur un autre niveau :

« As-tu fini ta crise et peut-on passer à autre chose ? »

Dans cette question, en creux, il y a jugement sur l'acte, bien évidemment, mais également sur la personne. Qu'est-ce donc quelqu'un qui peut à tout moment vouloir effacer un passé qui lui pèse ? A tout moment, s'attaquer au passé pour ne pas vouloir se confronter au présent. A celui de celle qu'il dit aimer.

Elle définit aussi le contour plus flou d'une autre, plus lointaine, comme un murmure qui nous provient au travers du tumulte de la vie :

« Ne vas-tu pas recommencer une autre fois et si oui, vais-je le supporter ? »

De question, cette phrase était la justification d'une séparation à venir. Séparation qui était la marque de la rencontre, son pendant effectif, sa verticale réflexivité. Ils n'en avaient jamais tenu compte, ne voulant répondre qu'à la première partie de la question. La vie ne leur avait pas permis d'avoir d'autres alternatives.

« Sans doute n'aurions-nous jamais dû ? »

La réponse à une question qui n'a pas été posée n'est pas le rejet de ce qui a existé, le reniement à tout ce qui a été vécu après une souffrance niée et cachée, susceptible de ressurgir un jour ou l'autre.

Il l'a prise par la main afin de l'éloigner au plus vite de cette chambre, qui est « lui » en fait, celui qui est resté, enfant pris au piège d'une cellule aux barreaux bleus, celui qui reste toujours derrière des portes fermées, qui passe d'un endroit à un autre sans vouloir importuner mais qui, en fait, ne laisse aucune trace nulle part.

Il n'avait prononcé aucun mot. Il n'avait aucune explication à fournir. En fait, ils n'étaient pas ensemble. Ils marchaient cote cote. Leurs présents étaient parallèles mais pouvant à tout moment être le moment précédant un départ. Elle comprenait qu'elle ne pouvait rien attendre de cet être qui

ne lui avait rien donné. Aucun échange. Aucune interaction dans leurs vies parallèles.

Elle s'éloigne sans se retourner. Il n'était pas question pour elle d'afficher aux yeux de l'autre, une quelconque souffrance. Qu'elle ne lui avait jamais montré. Qu'elle ne lui en avait jamais fait la démonstration comme si elle savait que ça aurait été en pure perte. Vision obstruée par sa propre souffrance du passé qu'il n'avait jamais réglé. En fait, il ne s'était jamais posé pour l'affronter.

Soudain, une voix qui vient du présent pour venir le cueillir dans son passé, une voix qui veut suggérer une autre alternative à ce qui devrait inévitablement se produire :

« Et si tu me disais on recommence ? »

« Et si tu me disais on recommence ? »

La phrase résonne, encore une fois avant de percuter l'immobilité de l'enfant qui reste derrière la porte, derrière les portes, dans sa chambre aux barreaux bleus, un enfant qui s'est toujours interdit de rêver, de porter au loin son regard.

« Ne rêve pas, rien n'est inévitable devant ce que nous décidons de vouloir vivre. Je vais t'aider à ne plus rester bloqué dans ton passé. »

Et la femme l'emmena hors de cet espace qu'il n'avait jamais quitté en fait. Il s'aperçut que ce qu'il avait vécu entre le moment où il était sorti de cette pièce de ce piège qu'il avait bâti autour de lui autant qu'en lui et aujourd'hui où il franchissait encore une fois et sans doute pour la dernière les hautes barrières, il n'avait rien vécu. En fait, rien vécu de ce qu'il avait pu concevoir de la liberté tout le temps où il était enfermé entre ses barreaux bleus.

Il ferma les yeux pour franchir les quelques mètres jusqu'à la voiture.



Aujourd'hui, il dit : On commence.

Il passera des nuits à se complaire de ne pas la voir mourir, elle, qui soupire au rythme de ses mains. Sourire ces larmes qui ne l'amuse pas et ses regards qui lui donnent la chair de poule. Quand il les aperçoit se poser sur quelques objets. Il ne peut accuser personne de voir ainsi la douleur qui est la sienne devant les désertions.

« Tu sais, dans les salons cossus, ils se moquent de ce que nous sommes et surtout, de ce que nous n'osons pas être. Ils nous regardent et ils ont envie de nous dire ce qu'ils pensent vraiment mais ils ne le peuvent. Nous sommes le nombre, eux, ne l'oublient pas, nous sommes le nombre et nous ne cessons de nous diviser ».

Quand il la regarde dormir, paisible, il se dit « que l'on soit le nombre ou pas, cela ne nous empêche pas de dormir ainsi, et même de rire. Ils arrivent à nous faire rire de nous pour oublier que nous sommes sans idéal. N'a-t-on jamais ri aussi fort que depuis l'universalité de la misère due à la bêtise fainéante ? »

Il lui a dit il y a peu : « Tu me regardes comme si tu m'aimais. Comme si le monde allait disparaître demain parce que j'avais fermé les yeux, parce qu'il n'y a plus assez de chants d'oiseaux dans la peau des êtres humains ? »

Il lui a dit cela et il ne s'en souvient plus. Parce que la vie c'est ça : une succession d'oublis que tu imposes à l'autre, comme les absences dont tu habilles tes journées.

Ce n'est pas qu'il l'oublie quand il ne la voit plus, il y a le souvenir qui se cache derrière un voile léger mais présent.

Il ne s'est pas habitué à la voir dormir à côté de lui. Parfois même, il tourne le dos et la puissance de sa présence, le force à savourer sa chance. Alors il se dit : « J'en ai de la chance d'être aimé ainsi et d'avoir à mes côtés la femme que j'aime. »

Alors, il n'a qu'une envie : se lever, partir, vivre son envie de l'oubli temporaire pour aussi ressentir au plus vite un manque qui le force à penser à la chance qu'il a. Et il revient. Il reprend sa place. Exactement la même. Dans la même position pour que le moindre écart ne soit pas l'excuse de la disparition de la présence.

Il lui annonce, alors qu'elle dort :

« Il est temps que j'y aille. Aux jours passés à tes côtés, j'ajoute ces nuits du vivre cote cote, sans conscience. »

Il sait que s'est faux. Même endormi, nous avons la conscience corporelle de la présence de l'autre. C'est simple, lorsqu'elle n'est pas là, il n'y a pas de sommeil, il y a tourment, angoisse.

Alors, c'est elle qui recommence.

Elle a bougé sans se réveiller. Un oiseau a gazouillé dans le dernier souffle qu'il a recueilli de ses yeux. Il n'y a aucune obscurité qui l'empêchera de l'observer. Des veines palpitent. Un léger frisson et son sommeil est parti à jamais. Il n'a pas demandé son reste. Il sait que lorsqu'il est comme ça, rien n'y pourra faire. Il apprivoise les petits matins, ils sont des fruits sucrés, et il n'y peut rien. Son sommeil paisible lui fit aimer ces matins.

Les yeux fermés, son cœur palpite et elle s'étire. Langoureuse, elle s'étire. Elle ne peut être amoureuse à cet instant, elle s'éveille. Il la guette, à nuit blanche amour fringale. Il lui sourit d'un regard pendant qu'elle tente d'ouvrir les yeux. Elle n'a pas conscience à cet instant que le sommeil de l'autre est une absence érotique.

Enfin le soleil entre dans la pièce, elle a enfin ouvert les yeux.

Elle a le sourire plaintif.

Lorsqu'elle le regarda s'éloigner, elle savait que le bonheur ne serait pas facile. Il n'avait jamais l'air satisfait. Il lui arrivait bien parfois de sourire, un

sourire blafard à fendre les pierres. Elle le regarda s'éloigner et elle n'avait pas la volonté de le laisser seul plus longtemps qu'il ne le fallait.

Elle descendit et elle le suivit. Que craignait-elle ?

Ils marchèrent ainsi, l'un derrière l'autre, un long moment. Il ne se retournait jamais. Il longeait les quais. Il ne regardait rien. Rien ne semblait l'intéresser. Il devait aller travailler mais il ne semblait pas prendre le bon chemin.